

# Choix d'un référentiel théorique : réalité psychique et métapsychologie

## PLAN DU CHAPITRE

1. Objectifs
2. Réalité psychique
  - 2.1. Réalité matérielle
  - 2.2. Réalité biologique
  - 2.3. Réalité psychique
3. Réalité de la subjectivité
4. Métapsychologie
5. À l'écoute de la réalité psychique : le signe et le message
  - 5.1. Signe, symptôme et signifiante
  - 5.2. Les trois types de langage
    - 5.2.1. Langage verbal
    - 5.2.2. Langage non verbal
    - 5.2.3. Langage de l'affect

## 1. Objectifs

L'objectif de cette première partie est de présenter les outils nécessaires pour aborder la psychopathologie psychodynamique que nous présentons ensuite. Ses enjeux propres sont de permettre au lecteur de construire une représentation d'ensemble de la psyché, de son histoire et de son fonctionnement.

C'est en quelque sorte le préalable à un abord psychopathologique qui privilégie l'intelligibilité et l'approche compréhensive de la « souffrance humaine », de son « pathos ». Une bonne représentation d'ensemble de la théorie de la construction de la psyché et de son évolution historique nous a en effet semblé nécessaire pour que les formes de la souffrance psychopathologique que nous aborderons ensuite prennent place et sens au sein d'une histoire de la subjectivité et de la subjectivation. Cette représentation d'ensemble manque la plupart du temps à l'approche psychopathologique, qui menace alors d'être coupée du sens que peut prendre la symptomatologie manifeste, au sein d'une histoire qui est

autant celle de la découverte et de la rencontre avec soi-même, que celle de la rencontre avec les autres significatifs (les « objets parentaux ») avec lesquels nous nous sommes construits.

Quelle que soit la difficulté du projet – ce n'est pas un hasard s'il n'y a pas d'ouvrage qui présente une représentation d'ensemble de l'histoire de la structuration de la psyché et de la subjectivité –, il nous a semblé indispensable d'en proposer une, et ce en dépit des inévitables imperfections d'un tel modèle. Il vaut sans doute mieux une représentation d'ensemble, même imparfaite, même chargée de tensions, d'imprécisions, qu'une absence de représentation qui laisse le clinicien démuni pour saisir la dynamique psychique d'ensemble des sujets auxquels il se trouve confronté. Les temps et « moments » de construction de l'appareil psychique et de la subjectivité ne se succèdent pas au hasard. Nous partons de l'hypothèse selon laquelle il y a une ou des « logiques » de leurs enchaînement et articulation, qui résultent autant du sujet lui-même, héros de l'histoire, que de l'évolution de sa rencontre avec son environnement humain, ses parents principalement, et tous ceux avec qui il se construit.

Je propose donc une représentation théorique, c'est-à-dire formée des outils et des concepts qui me paraissent fondamentaux, pour rendre possible l'élaboration de modèles, ou plutôt d'un ensemble de « conceptions » et d'hypothèses, destinées à accroître l'intelligibilité de la vie psychique.

La démarche proposée dans cet ouvrage n'est donc pas « cumulative » ; elle se veut une recherche du sens du mouvement d'ensemble, une exploration dans laquelle on approfondit progressivement la compréhension de la logique de la psyché, et de la subjectivité humaine qui l'organise.

Elle procédera donc dans un mouvement de complexification progressive de la compréhension.

La théorie choisie par les auteurs de cet ouvrage est la métapsychologie psychanalytique, c'est-à-dire une conception de la vie et de l'évolution psychique issue de la pratique psychanalytique et du travail de théorisation de Freud et de ses principaux successeurs français et anglo-saxons (M. Klein, W. Bion, D.W. Winnicott, J. Lacan, A. Green, J. Laplanche, P. Aulagnier, D. Anzieu, etc.). Dans le concert actuel des conceptions qui se confrontent en psychopathologie et en psychologie clinique, seule la métapsychologie psychanalytique me semble offrir une conception d'ensemble de la vie psychique : elle seule peut « couvrir » tous les aspects et les manifestations de celle-ci, du fonctionnement le plus créatif au plus détérioré ; elle seule permet de déboucher sur une pratique clinique respectueuse du sujet humain dans sa complexité et sa diversité. Elle reste d'ailleurs la théorie référentielle de la majeure partie des cliniciens, et ce aussi bien dans le domaine des prises en charge individuelles, du bébé au grand âge, que dans les divers modes d'approches thérapeutiques groupale, familiale ou institutionnelle qu'ils mettent en place.

Je me suis efforcé d'intégrer les principaux apports des penseurs référentiels de la psychanalyse, en reprenant de chacun d'eux ce qui me paraît essentiel pour construire le modèle d'ensemble le plus pertinent. À cette source principale, j'ai aussi ajouté, toutes les fois que cela me semblait utile, des références aux principaux travaux de la recherche en psychologie clinique qui me paraissaient compatibles avec la conception psychanalytique et aussi quelques recherches des biologistes, issus des neurosciences, qui pouvaient soit apporter des contrepoints fructueux, soit au contraire des confirmations fécondes.

La métapsychologie psychanalytique n'est pas le tout de la psychanalyse. La psychanalyse est une pratique, laquelle se déroule au sein d'un dispositif particulier : le dispositif psychanalytique divan-fauteuil (par extension, ce dispositif a ensuite été adapté pour la prise en charge de l'enfant, du bébé et les thérapies familiale, groupale et institutionnelle). Cette pratique repose sur une méthode d'exploration de la vie psychique, « l'association libre adressée » à un autre sujet, règle fondamentale qui recommande à l'analysant de « dire tout ce qui lui vient à l'esprit ». Tout, c'est-à-dire les

pensées, émotions, sensations ; tout, c'est-à-dire même ce qui lui paraît illogique, immoral, asocial ou insensé.

C'est à partir de cette pratique et de l'utilisation de cette méthode que la psychanalyse a dégagé un ensemble de principes de fonctionnement de la vie psychique, un ensemble de lois et de concepts, articulés entre eux et qui forment une représentation cohérente de la réalité et de la vie psychique. C'est cet ensemble de principes, lois et concepts qui compose la « métapsychologie psychanalytique ».

## 2. Réalité psychique

---

Le premier concept de « fondement » de la métapsychologie, celui sans lequel l'ensemble de l'édifice théorique n'a aucun sens, est celui de réalité psychique. Cela signifie que la vie psychique, et la « matière » spécifique qui l'habite, se donne bien comme une réalité, une réalité qui présente la même consistance que les autres formes de celle-ci, même si elle n'en a pas la même « matière ». Pour bien comprendre une telle affirmation, un rappel des différents niveaux de réalité ne sera sans doute pas inutile.

Pour dire vite et aller à l'essentiel, on peut différencier trois niveaux, trois « ordres » de réalités emboîtés :

- la réalité « matérielle » qui vaut pour tous les corps animés comme inanimés ;
- au sein de celle-ci se détache un deuxième ordre de réalité, qui a ses lois propres – même si celles-ci ne sont pas incompatibles avec celles de la réalité matérielle – : la réalité « biologique », qui ne concerne, elle, que les organismes vivants ;
- enfin, certaines propriétés spécifiques de la réalité biologique, caractérisées par la réflexivité, détachent aussi un ensemble suffisamment autonome pour être distingué ; c'est la réalité « psychique ».

### 2.1. Réalité matérielle

La réalité matérielle concerne tous les corps, qu'ils soient vivants ou inanimés. Elle concerne tous les corps en tant qu'ils sont « matière », et soumis aux lois de la matière. Par exemple, tous les corps tombent vers la Terre selon la loi

de l'attraction universelle dégagée par Newton. Une pierre, un oiseau, un homme tombent avec la même vitesse potentielle, subissent en tout cas la même attraction de la part de la Terre; cela ne dépend pas de leur « nature » biologique particulière ni même de leur réalité psychique.

## 2.2. Réalité biologique

Cependant, certains corps du domaine matériel, les corps animés, ont développé des propriétés particulières qui permettent de définir un champ suffisamment singulier au sein de la réalité matérielle, pour mériter d'être spécifié. Ces corps ont développé la capacité de produire un environnement propre, autonome, autodéterminé, au sein duquel des lois de fonctionnement spécifique peuvent être sélectionnées et se développer. Au sein de la membrane, de l'enveloppe qui permet de délimiter chaque organisme vivant, se développent des lois qui ne se réfèrent qu'à cet organisme lui-même; c'est ce que le biologiste F. Varela a appelé « l'auto-poïèse ». Ces organismes sont bien en relation avec le monde extérieur, mais ils font subir à tout ce qui rentre ou sort de leur membrane des transformations spécifiques en fonction du maintien de leur organisation interne. Ils peuvent ainsi développer des capacités particulières. Ainsi un oiseau pourra-t-il « produire » des ailes et des plumes grâce auxquelles il va pouvoir modifier l'effet de l'attraction terrestre sur sa trajectoire et pouvoir voler. Mais il suffit qu'il perde sa capacité auto-organisatrice, par exemple si la balle d'un chasseur perce son enveloppe, pour qu'il se mette à tomber comme une masse inerte. Nous voyons donc que la caractéristique centrale de la réalité biologique, de la vie, c'est sa capacité d'auto-organisation, d'auto-production et d'autoreproduction, ce que je résumerai d'un terme : sa capacité « auto ».

## 2.3. Réalité psychique

La réalité psychique, elle, se présente comme un cas particulier de la réalité biologique. On a pu la définir historiquement, dans la philosophie et dans les premières formes de la psychologie, par la conscience. Le vivant non seulement s'autorégule, mais il peut aussi développer une « conscience » de cette autorégulation, c'est-à-dire une capacité à réfléchir sa capacité « auto », une capacité « autoréflexive ».

Ce qui caractérise ce niveau de réalité est un processus « auto-méta », ou encore la « pensée réflexive ». Pensée, processus auto-méta et réflexivité, voici trois manières de commencer à approcher la réalité psychique. Mais la propriété que les philosophes n'avaient attribuée qu'à la seule conscience, les psychanalystes d'abord, les psychologues et même les biologistes ensuite l'attribuent maintenant, au-delà de la conscience, aux activités psychiques en général, c'est-à-dire aussi à celles qui ne sont pas conscientes, et même à celles que les psychanalystes ont appelées inconscientes, et qui forment un cas particulier des capacités non conscientes. Conscience et psychisme ont donc été disjoints, et la conscience n'apparaît plus que comme un cas particulier de la réalité psychique, que comme un cas particulier de la réflexivité et de la pensée. Toute une série de processus réflexifs (auto-méta) et toute une série de processus de « pensée » échappent à la conscience, mais contribuent à donner sa consistance et sa forme à la réalité psychique.

Poussons encore un peu l'exemple de la chute des corps que nous avons commencé à développer. La réalité psychique n'empêche pas directement un être humain de tomber selon la loi de l'attraction terrestre; l'humain est aussi un corps « matériel », soumis aux mêmes lois que tous les corps matériels. Par ailleurs, l'homme n'est pas un oiseau, et les propriétés de son enveloppe corporelle ne sont pas celles des oiseaux; il ne peut donc pas voler à l'aide de ses seuls moyens corporels. Mais il peut avoir le désir de voler, comme un oiseau, tel Icare, ou craindre de tomber dans le vide s'il a le vertige, ou encore souhaiter dépasser les limitations que son être matériel et son enveloppe corporelle lui imposent. Pour cela, il peut penser et inventer des « machines à voler ». Ces machines devront reconnaître les « donnes » de la réalité matérielle et celles de la réalité biologique, avec ses limites, pour tourner leurs règles au service de la réalisation des désirs ou de la satisfaction des besoins de l'être humain.

## 3. Réalité de la subjectivité

---

L'approche psychopathologique que nous développons suppose accepter l'existence de cette réalité, et le paradoxe de la reconnaissance

de «l'objectivité» de la subjectivité humaine, c'est-à-dire de sa relative autonomie. La réalité et «l'objectivité» sont souvent opposées à la subjectivité, qui apparaît alors comme moins consistante, plus labile, soumise aux caprices du moment. La subjectivité n'est pas alors considérée comme une «objectivité» d'un autre ordre, tant on a pris l'habitude d'identifier réalité et réalité matérielle, et de ne référer celle-ci qu'au monde extérieur «ob-jectif», c'est-à-dire «jeté là devant soi». Toute la démarche de cet ouvrage et tout l'apport de la psychanalyse vont à l'encontre d'une telle conception. Dès l'origine des découvertes de Freud, la psychopathologie d'orientation psychanalytique plaide pour l'objectivité des phénomènes et processus psychiques qui agissent dans la vie psychique, même si ceux-ci sont inconscients et perceptivement indécélables. La force de l'attraction universelle non plus n'est pas «visible»; elle n'est pas décelable, si ce n'est par ses effets sur la chute des corps, mais cela ne l'empêche pas d'être objective!

L'utilisation du concept de réalité pour désigner la psyché n'est donc pas sans enjeux; il vise à se démarquer de la menace de dépréciation ou de déni contenue dans des termes comme «imaginaire» ou «fantasme». La pénombre associative de ces termes est telle qu'on peut imaginer qu'il suffirait de «souffler» sur l'imaginaire ou le fantasme pour le faire disparaître; fantasme comme imaginaire désignent souvent le faux («le malade imaginaire»), l'irréel («ce n'est qu'un fantasme»). En utilisant le terme de réalité psychique, j'insiste ici sur sa consistance propre, sa «résistance» propre, son autonomie propre. La réalité psychique est aussi ce sur quoi l'on bute, ce qu'on ne peut négliger sans conséquences. C'est l'une des réalités fondamentales de l'être humain. On naît, on vit, on meurt, on tue, on jouit en rapport avec la réalité psychique. On signifie le monde et la vie en fonction d'elle – pas seulement en fonction d'elle, mais aussi essentiellement en fonction d'elle.

Comme nous l'avons dit, il s'agit d'une réalité objective, c'est-à-dire qu'elle a ses principes, contraintes, lois et effets propres, qui conditionnent la manière dont on «vit» les événements, dont on appréhende les relations, dont on leur donne un sens particulier. Elle est objectivement agissante; elle donne leur couleur, leur goût, leur

forme spécifique aux contenus psychiques; elle «produit» la représentation que nous pouvons nous construire de ce qui se passe en nous ou dans nos relations avec les autres.

Mais c'est une réalité complexe, qui possède une partie consciente et une large partie inconsciente, inconnue de la perception directe, et néanmoins active : une partie qui peut être immédiatement appréhendée par la conscience, qui est l'organe de «perception» de ce qui se produit en nous; et une partie difficile à appréhender, inconsciente, qu'il faut repérer à ses signes propres, dont il faut déduire la présence à partir de ses effets, et reconstruire les processus cachés pour la rendre intelligible.

Même si elle comporte de larges parties inconscientes, cette réalité est néanmoins organisée, et même plusieurs fois «organisée», par différents types de processus. Elle est organisée par notre rationalité – ce que Freud a appelé les «processus secondaires» –, mais aussi par l'irrationnel – ce que Freud a nommé les «processus primaires».

Elle échappe donc en partie du fait du caractère non conscient et inconscient de ces processus, mais aussi du fait de leur caractère vivant, c'est-à-dire non totalement prédictible, de la relation à l'inconnu qu'implique le vivant, le non-encore là, le non-encore advenu. La réalité psychique possède ainsi un inévitable ombilic, un point d'échappée radicale, qui interdit de penser qu'elle peut être connue et comprise, saisie, en totalité. Il reste, et sans doute restera toujours, une zone d'ombre, un point d'énigme interne.

Pendant, ce constat nous blesse. Nous nous défendons alors contre l'échappée qu'il impose, l'énigme interne qu'il représente, les processus inconscients et la perte de maîtrise qu'il implique, ainsi que contre la blessure qu'il inflige à notre narcissisme.

- Une première défense consiste à tenter de «disqualifier» la zone d'ombre de notre fonctionnement psychique, cette part inconnue énigmatique de nous-même. Nous tentons de l'ignorer, de la «refouler», comme si elle n'existait pas, nous élevons des défenses, des protections qui s'exercent contre son existence même.
- Dans une deuxième défense, nous tentons d'obturer, de suturer la brèche qu'elle représente soit avec des «raisons», des rationalisations qui visent à en réduire ou à en faire disparaître le caractère énigmatique, soit avec des explications,

des « psychologies » qui utilisent des données qui nous semblent « objectives ». Nous évoquons alors, à l'avenant, la fatigue, le tempérament, l'hérédité, le caractère, etc. Autant d'explications qui ne sont pas nécessairement impertinentes, mais qui sont utilisées avant tout pour tenter de recouvrir l'énigme de son sens ou de sa manifestation inconnue.

- Enfin quand, de guerre lasse, nous nous décidons à en accepter la manifestation et la question, nous pouvons chercher à aborder et à comprendre les particularités de cet autre monde qui nous habite, de cette « autre scène » que nous abritons dans les profondeurs de notre vie interne, et commencer à tenter de construire des représentations du sens caché. La conscience est le seul « organe » dont nous disposons pour connaître ce qui se trame dans notre « fors intérieur ». Elle est limitée mais elle peut organiser la représentation de sa limite, celle de ce qui lui échappe, la représentation d'un « inconscient », et, sur ce fond, commencer à l'explorer. La reconnaissance de l'existence d'une partie inconsciente de notre vie psychique est le premier pas de l'interrogation sur son sens ; c'est le premier temps de la levée de la censure qui s'exerce contre sa représentation consciente, le premier moment de son exploration.

Si, dans la vie, nous ne dédaignons pas d'utiliser et de mêler tour à tour ces trois modalités de « traitement » de notre rapport à l'énigme, selon notre degré de souffrance ou notre curiosité à l'égard de notre monde interne, l'approche métapsychologique et la psychopathologie d'orientation psychanalytique privilégient particulièrement la troisième des « solutions » évoquées. Elles proposent le plaisir de comprendre et de (se) découvrir comme antidote à la confrontation à la blessure des points d'inconnus énigmatiques de notre vie psychique.

## 4. Métapsychologie

Les caractéristiques de la réalité psychique qui viennent d'être esquissées aboutissent à l'idée que la réalité psychique est un objet « hypercomplexe », comme dit E. Morin, ce qui signifie que l'on ne peut prétendre en donner une « théorie » exhaustive, et que l'on ne peut l'appréhender que sous des formes

« réduites ». Les théories « réduisent » leur objet, elles ne peuvent pas faire autrement, et l'on ne peut leur reprocher l'inévitable. La question de l'intérêt des théories, de leur pertinence est plutôt de savoir quel niveau de réduction est tolérable, ou à partir de quel niveau de réduction on perd l'essentiel.

La métapsychologie psychanalytique représente, selon nous, l'effort le plus conséquent à l'heure actuelle pour proposer une théorie d'ensemble des faits psychiques qui limite le plus possible cette réduction, grâce à la référence à une vie psychique inconsciente et à la reconnaissance du conflit psychique. Cependant, elle ne saurait rendre compte de tout. Elle se présente comme un ensemble de principes, de lois, de concepts qui tentent de décrire le « cours des événements psychiques » aussi bien normal que pathologique. Son enjeu est de permettre de composer des hypothèses et des modèles qui accroissent le plus possible notre intelligibilité des faits psychiques.

Les hypothèses et modèles que propose la métapsychologie psychanalytique ont pourtant fait leurs preuves depuis maintenant plus d'un siècle, même si ce ne sont que des manières de se représenter le fonctionnement de la psyché, des « conceptions » dynamiques de celui-ci. Potentiellement révisables, elles ont été complétées, creusées, infléchies par Freud lui-même et ses successeurs, en fonction de ce que la pratique et la clinique apportent à la réflexion. Ceci étant, les différents développements que la métapsychologie a pu connaître ne modifient qu'assez peu son architecture d'ensemble, et ne remettent pas en cause ses lois et principes de fondement.

La métapsychologie, nous l'avons dit, n'est pas une théorie « totalitaire », elle ne prétend pas dire le tout de la vie psychique. Elle se présente plutôt comme une forme de « maillage » de celle-ci, qui ne dit pas tout, pas « le » tout, mais dit quelque chose d'essentiel de chaque fragment du tout, concernant l'organisation de la vie subjective et du « sens » que celle-ci confère aux faits. Il y a toujours une approche « métapsychologique » du fait psychique, une approche pertinente pour rendre compte de ses particularités, de ses singularités. Si la métapsychologie rend possible une « psychologie clinique générale » des faits psychiques, elle permet aussi et surtout de dégager le sens individuel, spécifique pour ce sujet-là, de ce qui se présente et se passe.

Comme nous l'avons vu, la métapsychologie est issue de la pratique de la psychanalyse; elle a donc été élaborée à partir de la pathologie et du soin psychique. Elle a ainsi conclu une «alliance» historique avec la question de la souffrance humaine, du pathos, qui témoigne de l'échec du moi à trouver un règlement acceptable à son rapport à sa propre zone d'ombre et d'énigme. Elle s'est aussi fondée sur le refus méthodologique d'un certain nombre de réponses «toutes faites» aux énigmes de la psyché humaine (hérédité, génétique, dégénérescence, biologie, etc.), et «trop réduites» pour dégager un niveau spécifique et spécifiquement psychique.

À l'inverse, elle se fonde sur la notion que les symptômes et toutes les manifestations de la «subjectivité» ont un sens – celui-ci étant caché, subjectif, spécifique –; et qu'ils cherchent à «signifier» quelque chose, que le sujet ne connaît pas consciemment; quelque chose que le sujet «sait» sans le savoir, sans savoir qu'il le «sait», qu'il sait «inconsciemment». Mais l'exploration de la psychopathologie a aussi abouti à révéler qu'entre les processus qui opèrent dans la pathologie psychique et la symptomatologie, et ceux repérables dans le cours normal du fonctionnement de la vie psychique, il n'y avait pas de différence de nature. Ce sont les mêmes processus qui sont utilisés dans la vie psychique normale, courante et habituelle, «saine», et que l'on retrouve dans les formations psychopathologiques. Il n'y a pas de différence de nature ni de processus; il n'y a que des différences de degré, d'intensité, voire de plasticité de ces mécanismes. Le pathologique ne fait que révéler des lois générales, et mettre en évidence des processus autrement masqués ou mieux intégrés et représentés.

## **5. À l'écoute de la réalité psychique : le signe et le message**

La partie inconsciente de la réalité psychique se comporte au sein de la psyché comme une énigme agissante et produisant des effets. Comment, dès lors, repérer et appréhender cet inconnu agissant, quels signes donne-t-il de son action ou de sa présence? Peut-on faire une séméiologie de l'émergence de la vie psychique inconsciente, des modes de manifestations de la réalité psychique, qui puisse servir de guide pour l'écoute et la prise en compte de la réalité psychique inconsciente?

Les chapitres de l'ouvrage qui seront directement consacrés à la psychopathologie de l'enfant, de l'adolescent et de l'adulte aborderont précisément les signes et la séméiologie (la science du signe) des différentes entités psychopathologiques classiquement dégagées. Mais il n'est peut-être pas inutile, dans cette première partie, de commencer à proposer une «séméiologie générale» des modes d'émergence de la réalité psychique inconsciente. Apprendre à repérer les signes, les «formations de l'inconscient» selon l'expression de Lacan, comprendre la logique de cette émergence est le premier temps de toute démarche clinique en psychopathologie.

### **5.1. Signe, symptôme et signifiante**

Il n'y a pas de «signe» qui soit signifiant en lui-même et par lui-même. Le signe se définit relativement, dans un jeu de différence, dans un jeu de comparaison, en fonction d'un contexte donné, d'une situation singulière. Il est traité comme un «message», même si son contenu est énigmatique. Il n'existe pas «en soi», mais «pour un sujet», «en situation». Il existe soit pour le sujet qui le présente ou le ressent comme un symptôme, comme un élément signifiant de sa vie psychique, soit pour un observateur, c'est-à-dire un autre-sujet, qui en repère la spécificité, en pressent les enjeux psychiques. Il est donc difficile de définir le signe autrement que par un certain nombre de caractéristiques générales qui le désignent comme tel «pour un sujet». Il n'y a donc pas de séméiologie «objective»; le signe signifie un pan de la réalité psychique à l'œuvre pour une subjectivité, une interprétation subjective, et en fonction de celles-ci.

Le symptôme est signe d'un point d'émergence de la vie psychique inconsciente, d'un point de manifestation de celle-ci, d'un effet de son activité. La vie psychique inconsciente ne se donne pas comme telle, elle ne se manifeste pas directement dans la mesure où de puissantes défenses s'opposent à son expression claire et non ambiguë. Elle va donc se signaler par des perturbations ou des singularités qu'elle va imposer au fonctionnement de la psyché. Ainsi, les premières manifestations de la vie psychique inconsciente qui ont pu être repérées l'ont été à partir du relevé des ratés du fonctionnement psychique, des affects disrupteurs et désorganisateur, des lapsus, actes manqués, oublis, ou des

particularités idiosyncrasiques, qui affectent les systèmes de communication : langage, affect, représentations. C'est ensuite l'analyse des singularités des grandes formations de l'imaginaire – le rêve, les fantasmes, sexuels et narcissiques – qui a fourni la voie royale de l'exploration des manifestations de l'activité inconsciente. Enfin, l'analyse de l'économie d'ensemble de la régulation psychique du sujet, des processus mis en œuvre dans les grandes épreuves que la vie doit affronter (limites, engagement affectif, séparation, rivalité, deuil, etc.), et dans la rencontre entre deux psychés, entre deux sujets, a permis de compléter le tableau d'ensemble.

Dans les différentes manifestations que nous venons d'évoquer, le signe, le symptôme, se signale par le fait qu'il présente un aspect inattendu, inhabituel, irrationnel qui lui confère une valeur subjective spécifique ou énigmatique. Ainsi sera « signe » ce qui est propre à un sujet, ce qui lui est idiosyncrasique, ce qui lui est singulier, ce qui a de grandes chances d'être porteur d'une importante valeur subjective pour lui, d'un fragment révélateur d'un pan crucial de sa réalité psychique inconsciente.

Mais fait aussi signe ce qui est intense, insistant, ce qui est chargé d'une grande valeur émotionnelle, d'un investissement important, ce qui, par cette insistance même, désigne l'existence d'enjeux subjectifs particulièrement significatifs. Cette insistance se signale par l'intensité de l'investissement mais aussi, souvent, par la répétition. Ce qui se répète dans la vie ou dans la parole d'un sujet indique l'existence d'un enjeu caché, d'un signifiant en quête d'intégration, d'un contenu psychique à la recherche d'une reconnaissance.

Par contraste, ce qui est absent, trop absent, se manifeste également à l'attention et devient signifiant, paradoxalement, par son absence même. Ainsi, l'absence d'une réaction émotionnelle, là où elle est généralement attendue, souligne un blanc, et lui-même signifie l'existence d'un refoulement ou d'une défense, donc d'un conflit ou d'une difficulté inconsciente.

La pratique psychanalytique a ajouté à ces premiers repères un autre critère particulièrement important dans l'écoute clinique : l'association, le lien associatif. Ce qui régulièrement s'associe ensemble, sans raison manifeste, pose la question de l'existence d'un lien caché, d'un lien inconscient, et donc se présente comme un « signe » de celui-ci.

Mais le symptôme, le signe, est aussi très souvent pris au sein d'une relation, il a valeur de langage dans cette relation, de message « adressé » à un autre sujet, à un « objet » significatif du passé du sujet ou de son actualité. Le symptôme est porteur de sens « pour le sujet », même si celui-ci est inconscient, mais il est aussi porteur d'un message et d'une forme de langage pour l'autre-sujet ; c'est en ce sens qu'il a été dit « signifiant ».

## 5.2. Les trois types de langage

La pensée clinique psychanalytique reconnaît trois types de « langage », trois systèmes de message et de signifiants, et donc trois types aussi de modes de manifestation de la réalité psychique inconsciente.

### 5.2.1. Langage verbal

Le premier type de langage est le langage « verbal » ; c'est celui qui utilise toutes les dimensions de « l'appareil à langage » pour communiquer et transmettre un pan de la réalité psychique, qui est en partie conscient et délibéré, mais possède aussi toujours une dimension inconsciente. Un rapide exemple permettra de faire sentir d'emblée comment, et avec une très grande économie de moyens, le langage permet de faire passer un message complexe.

#### **Observation 1**

Un enfant rentre de l'école et dit à son père : « Tu sais papa, à l'école tous mes copains ont un vélo ». N'importe quel père un peu à l'écoute de son fils « entendra » à travers cette simple phrase l'action d'un désir de vélo chez le fils. Cependant, le fils ne dit pas : « Papa, je désire un vélo » ; il dit plus et moins à la fois. S'il désire un vélo et ne le dit pas, le fils « dit » aussi, sans le dire, qu'il « n'ose » pas le demander, qu'il n'ose affirmer son désir comme tel. Toutefois, nous sommes loin d'avoir déplié les potentialités de sens d'un énoncé aussi simple avec cette première remarque. La forme verbale même utilisée par le fils, la référence aux « copains » et à « tous » les copains, traduit aussi potentiellement le fait de ne pas se sentir « comme » les autres garçons, et de « formuler » sa demande (non formulée comme telle) ▶

- ▶ à partir du sentiment d'une différence. Mais là encore, il ne dit pas : « Je ne me sens pas comme les autres », il ne s'engage pas formellement dans une confiance sur ce qu'il « vit », il se contente d'évoquer indirectement celle-ci. À bon entendeur ! Cette phrase n'est pas non plus adressée à n'importe qui, elle n'est pas adressée à la mère par exemple : c'est une phrase « entre hommes » et qui concerne la relation de « groupe » avec d'autres hommes.

Comme on peut facilement s'en rendre compte, la réalité psychique utilise toutes les possibilités que comporte la parole. Bien sûr, ce sont d'abord le contenu et le choix des mots, leur double sens éventuel, la manière dont ils utilisent le corps et la corporéité et les métaphorisent qui devront retenir l'attention du clinicien : c'est la valeur amphibiologique du langage.

Mais le style verbal, la structure même de la syntaxe, comme nous venons de le voir, la pragmatique de l'énonciation sont aussi importants pour transmettre les figures et représentations inconscientes, qui infiltrent inévitablement la communication humaine. La prosodie elle-même, c'est-à-dire le ton, l'intensité, le rythme et tous les caractères non verbaux du langage verbal, porte aussi une partie du « message ».

### 5.2.2. Langage non verbal

À côté du langage verbal qui utilise les représentations de mots, la psychanalyse nous a aussi appris à entendre d'autres formes de langage et de signifiants qui ne passent pas par le langage verbal, mais sont malgré tout très largement utilisés par la réalité psychique pour tenter de se faire reconnaître, et parfois aussi bien sûr méconnaître.

À partir du rêve tout d'abord, mais aussi à partir de la symptomatologie et des différents types d'actes manqués qu'il a pu analyser, Freud a montré l'existence d'un « langage » qui s'exprime par le biais de « représentation de choses », de symboles non verbaux. Le langage du rêve en est l'exemple le plus classique, mais les rébus, les dessins et la plupart des formes d'expressions qui utilisent le « visuel » et les symboles visuels, peuvent aussi

en être de bons exemples. Le langage du rêve ne « dit » pas, il « montre », organise une mise en scène visuelle du fragment de réalité psychique qu'il cherche à représenter. Il montre « en acte » ce qu'il cherche à « dire ».

### 5.2.3. Langage de l'affect

Enfin, l'être humain dispose aussi d'un troisième système de langage, celui de l'émotion et, d'une manière plus générale, celui de l'affect. Darwin, le premier, a souligné que la valeur expressive des émotions avait, même chez l'animal et a fortiori chez l'humain, valeur de message pour les semblables. L'affect « fait sentir » à l'autre l'état interne émotionnel dans lequel le sujet se trouve. Il transmet l'éprouvé, le ressenti qui accompagne les représentations qui se manifestent dans une situation, mais aussi une certaine forme de sens, la manière dont le sujet est affecté par ce qui se produit, dont il est mobilisé et agi par ce qui se passe. Il a fallu un certain temps aux cliniciens pour comprendre et accepter que le langage de l'affect et de l'émotion pouvait aussi comporter une dimension inconsciente, une dimension cachée, et qu'un éprouvé manifeste ou son absence pouvait en cacher un autre.

Ainsi, pour ne prendre qu'un exemple tiré de nos récentes recherches avec M. Berger concernant les enfants hyperviolents : là où la violence se manifestait au premier plan et semblait exprimer surtout une intensité et une crudité particulière des pulsions destructrices, la prise en charge thérapeutique a mis en évidence que cette violence masquait en fait une terreur et une angoisse de voler en éclats. Elle était destinée à masquer cette terreur sans nom. L'affect est aussi un langage et, comme tous les systèmes de communication humaine, il possède une dimension inconsciente, et peut être utilisé dans la transmission des contenus psychiques inconscients.

La réalité psychique inconsciente se fait « entendre » à travers l'appareil de langage verbal, elle se « montre » à travers le langage des représentations de choses et d'acte, elle se fait « sentir » à travers les affects et la vie émotionnelle.